

## **Fictions : une nouvelle de Martin Thibault** **Par un trou dans le mur**

Martin Thibault

---

Volume 12, Number 1, October–December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34015ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Thibault, M. (1992). Fictions : une nouvelle de Martin Thibault : par un trou dans le mur. *Ciné-Bulles*, 12(1), 38–39.

## Par un trou dans le mur

par Martin Thibault

**L**e générique de la fin se déroulait lentement sous mes yeux enflés. Les noms de Grinberg, Gainsbourg, Depardieu, Carmet... sortaient de nulle part par le bas de l'écran. Du sous-sol, des entrailles de la terre ou du grand chaos primitif, je ne sais pas. Une longue chaîne d'acides aminés qui traversent innocemment l'espace et le temps pour se perdre, au bout du compte, à travers le haut de l'écran dans le plafond de la salle, la haute atmosphère, le système solaire, les galaxies... Un code génétique porteur de messages, peut-être. En tous cas, un code lancé dans le vide dont le seul sens perceptible pour le moment est d'exister et d'avoir une trajectoire verticale.

De petites lettres bien formées, inscrites de gauche à droite en surimpression sur les pieds, les roues, les jambes mortes, les bras, le cou et le visage ravagé de Jean Carmet, silencieux, rivé à son fauteuil roulant sous un soleil de plomb. Homme démoli, complètement délaissé dans l'épaisse puanteur de ses excréments. Laissé seul même par les spectateurs, hommes et femmes, qui se levaient et lui tournaient le dos pour sortir. Ils s'en allaient, l'un après l'autre, parfois deux par deux, le destin pouvant se faire généreux et décider, par on ne sait quel décret, d'épargner certains individus en mariant leurs solitudes pour quelque temps.

Les noms s'élevaient, comme gonflés d'hélium, à la façon d'une fumée noirâtre au-dessus d'un champ de bataille où les corps estropiés, pillés jusqu'au plus petit restant d'espoir, salis à tout jamais, s'éteignent un à un, tisons inutiles parmi les canons muets et les pierres émiettées. Dans le fin fond de l'espace glacial, par derrière les étoiles à neutrons et les trous noirs, les dieux se sont cachés comme des lâches ou des filous, je ne sais pas. Ils nous ont abandonnés.

– Mais où vont-ils ?

Mon voisin de droite, un homme d'une cinquantaine d'années au crâne passablement dégarni, m'a regardé, tout surpris que je lui adresse la parole. Il a laissé sortir :

– Pardon ?

J'ai hésité un peu avant de répéter ma question, je n'arriverai jamais à m'habituer à quelqu'un qui me demande pardon. À tous coups, j'ai le sentiment de le rendre coupable d'un crime ou d'un délit. J'ai fini par dire de nouveau :

– Où vont-ils ?

– Qui ?

– Les autres...

D'un geste de la tête, j'ai montré les gens qui se levaient et se dirigeaient vers la sortie sous le regard impassible de Jean Carmet.

Mon voisin ne m'a pas répondu. Il m'a regardé d'un drôle d'air et a pris son manteau de cuir qu'il avait posé sur le dossier devant lui, pour ne pas qu'un grand six pieds six vienne lui boucher la vue sans doute. Il a examiné les manches usées aux coudes et aux poignets, puis s'est levé sans rien dire. Le dos tourné à l'écran, il s'est dirigé vers l'allée en tentant d'éviter les contenants de pop-corn vides, les gobelets et les pailles qui couvraient en partie le sol. Ses bottes faisaient un bruit de succion à chaque fois qu'il levait un pied tellement le plancher était collant. Il avait de la peine à s'en aller, on aurait dit. Je crois même qu'il m'a jeté un coup d'œil avant de sortir de la salle, car j'ai senti une lourdeur dans la nuque.

J'ai eu envie de rejoindre mon voisin pour lui dire de revenir s'asseoir, le convaincre de me parler un peu. J'ai poussé à me fendre l'âme avec mes pieds sur le plancher, mes mains sur les bras du fauteuil, mais en vain. Rien ne bougeait. Pour me mettre debout, il m'aurait fallu arracher, d'un élan dont je ne me sentais pas la force, le fauteuil au complet de sa rangée. Le tirer malgré lui de sa gencive, sans anesthésie. Alors j'aurais entendu craquer l'ossature du plancher, les tuyaux dans les murs, l'électricité dans les fils. La salle entière, bouche ouverte, se serait mise à hurler de douleur. On aurait perçu ses lamentations des deux bouts de la rue Sainte-Catherine, au plus profond des océans, tout le long des moindres courbes de la voie lactée.

*Né à Pohénégamook. Après des études universitaires en lettres, Martin Thibault a été musicien. Il enseigne présentement la communication écrite et prépare un recueil de nouvelles. Publications dans les revues XYZ et Estuaire.*

# Fictions : une nouvelle de Martin Thibault

Un faible bruit de chiffonnement m'a fait tourner la tête sur la gauche et un peu vers l'arrière. Une femme d'une trentaine d'années essayait les petites traces de larmes croûtées au coin de ses yeux avec un mouchoir de papier entortillé autour de ses doigts. Je ne l'ai pas regardée longtemps, mais j'ai pu voir qu'elle avait le dessous de l'œil droit tuméfié et bleu, et une cicatrice toute récente près de la lèvre supérieure. J'ai desserré les mâchoires et relâché mes muscles tendus.

Je savais que cette femme ne me regardait pas : ma nuque était légère. Je l'ai entendue mettre son mouchoir dans son sac, fouiller un peu sans doute pour trouver ses clés de voiture, ou plutôt sa carte de métro, ou, non, son billet de métro : elle ne semblait pas très riche. Ensuite, elle s'est levée, a mis son manteau rouge et a quitté les lieux à pas lents.

Pendant que la salle se vidait, j'ai fermé les yeux. J'aurais voulu entendre une musique douce sortir de mes entrailles, un air de flûte peut-être, qui ferait tout basculer, comme par magie. J'aurais pu ensuite respirer un grand coup, ouvrir les yeux et sourire. Mais non, rien à faire, à l'intérieur de mon corps ne montait qu'une douleur sourde du ventre accompagnée du battement faible d'un tambour à la peau molle. D'une lenteur épouvantable. À la surface, une odeur de vieille urine et de merde se faufilait toute chaude entre mes cuisses pour, finalement, s'échapper par le col de ma chemise et m'atteindre sauvagement au nez tel un coup de savate.

La femme au manteau de laine est revenue quelques minutes plus tard. Je ne me suis pas retourné, mais ses pas hésitants, usés par la fatigue, parlaient pour elle. Elle avait dû oublier ses gants, ou peut-être son sac. Non, ses gants, ou un de ses gants. Il s'était probablement glissé entre le siège et le dossier de son fauteuil. Elle est repartie sans me regarder, une fois de plus. Et j'ai senti qu'elle ne se parfumait pas.

J'avais toujours les yeux fermés quand j'ai entendu un silence de quelques secondes, ou quelques minutes, je ne sais pas. Suivi tout de suite d'un bruit de déchirement incroyable : on aurait dit un couteau émoussé découpant un carton épais sur une bonne longueur. Puis, de nouveau, le silence a rempli les lieux. Une main s'est posée sur mon épaule, une main assez chaude, inconnue, accompagnée d'un fort parfum d'homme. Probablement du Karaté noir. J'ai ouvert les yeux : le rideau était fermé et, à travers

le parfum, les odeurs de poussière, de pop-corn et de sueur m'arrivaient par vagues successives. J'étais étourdi, presque noyé. J'ai entendu :

– Vous voulez sortir, monsieur ?

J'ai levé la tête et j'ai vu, au-dessus de moi, le visage immense du surveillant, sourire aux lèvres. J'ai demandé :

– Quoi ?

– Vous voulez sortir, monsieur ?

– Pourquoi ?

– Le film est terminé, monsieur.

– Comment ?

– C'est fini, MERCI LA VIE.

J'ai détourné les yeux pour parcourir du regard la salle vide devant moi, l'écran caché par un épais rideau pourpre, les petites lumières sur le mur et sous certains fauteuils, dont le mien. J'ai cru entendre un bruit tout discret de froissement d'étoffe derrière mon dos. Je n'ai pas bougé. J'ai regardé l'homme et lui ai dit :

– Vous en êtes sûr ? ■



Gainsbourg et Grinberg... c'est fini !